

Extrait du livre «**LES BIGOUDENS**»
(de Pont l'Abbé et les pêcheurs de Penmarc'h et de la baie d'Audierne)
de Gabriel Puig de Ritalongi

— page 483 et suivantes —

La Vigne à Penmarc'h.

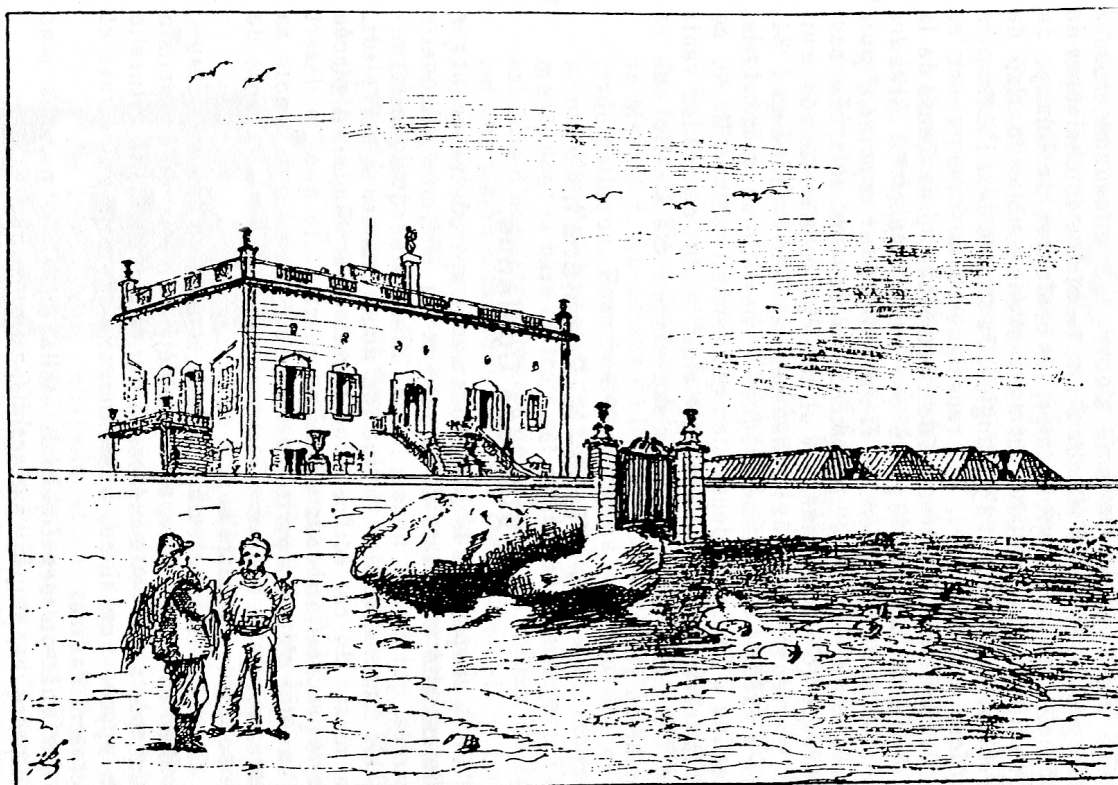
La Villa des Goélands.

De la chapelle de la Joie, nous avons aperçu, tranchant sur l'immensité compacte de la mer et du ciel, une silhouette carrée, qui de loin nous a laissé l'illusion de quelque formidable forteresse. Maintenant que nous sommes à ses pieds, la masse de cet édifice nous paraît écrasante, ainsi placée sans préparation, dans un cadre aussi vaste que ce désert d'eau qui s'étale à perte de vue, que ce ciel qui y noie sa base, que cette Nature solitaire, troublante et effrayante de la pointe de Penmarc'h.

Cette habitation semble jetée là comme un défi à l'Océan. Bien hardi, l'artiste, — on a déjà compris qu'un artiste seul pût avoir cette audace, — qui, à une curiosité naturelle en oppose une autre, humaine celle-ci, mais qui écrase et écrasera l'autre.

Le château des Goélands, villa à l'italienne, des plus pittoresques, stupéfie par ses dispositions inusitées.

Un péristyle de trente-quatre marches, n'est pas d'une mesquinerie bourgeoise, bien-certainement. Quel architecte eût osé présenter à un parvenu, plusieurs fois millionnaire, le plan de cette maison fantastique ?...



LA VILLA DES GOÉLANDS
Dessin de M. J. Luchini

Un artiste seul pouvait avoir rêvé cette propriété et l'avoir réalisée, n'épargnant ni ses peines ni sa fortune, faisant disparaître toutes les difficultés naturelles et pécuniaires, obtenant un résultat tel, que le Petit Journal par un article du 7 avril dernier, crut devoir faire connaître à son million et demi de lecteurs, que la Nature avait été domptée et que sur ce sol granitique et rocheux de Penmarc'h, la culture du raisin avait été tentée. L'homme qui fit cela, n'est pas le premier venu : M. Gustave Salavy, dont le public parisien n'a pas oublié les livres à sensation, M. Salavy au sujet duquel dans l'Éclair du 12 juillet 1892, je retrouve à l'occasion d'une de ses œuvres « Jacques Renod », pamphlet dans lequel les mœurs de l'Allemagne étaient fustigées, — le compte-rendu de ce qui se passa en 1872 — lorsque les éditeurs effrayés de la témérité de l'écrivain, refusèrent de la faire paraître. L'auteur ne se décourage pas. Il dédie son livre au tsarevitch, aujourd'hui le tsar, et, le 4 septembre 1873, il en reçoit une acceptation de dédicace. Gustave Salavy, dis-je, s'est joué des difficultés présentes, comme il avait triomphé de celles qui lui furent créées à cette époque.

Ses serres, d'une superficie de plus de 8,000 mètres carrés, tellement vastes qu'on peut les labourer à la charrue, sont établies dans le roc même qu'il fit sauter à la dynamite et qu'il combla d'un sol factice. J'y ai vu des vignes de deux ans, d'un aspect superbe et en plein rapport, présage heureux des résultats futurs. Ces serres, que l'écrivain avec une cordialité parfaite, a bien voulu ouvrir aux touristes, ne sauraient être décrites. Je préfère laisser aux visiteurs toute la primeur des impressions qu'ils pourront en rapporter. Je dirai simplement, que par un procédé spécial, on pourra encore, à Paris et à Nice, manger en janvier et en février, du chasselas de Thomery et de Fontainebleau, de Penmarch, ce qui n'est pas banal !...

Avant de passer à la description intérieure de la Villa, qui n'est visitable que pour les nombreux amis de Gustave Salavy, je crois devoir faire remarquer que les magnifiques lampadaires du grand escalier, proviennent des Tuileries, et que les six mascarons qui décorent la façade, formaient dans ce palais, les clefs de voûte de la salle des Maréchaux. Je n'ai pu céder à M. Salavy que mon admiration pourrait m'entraîner à de laudatives indiscrétions sur son intérieur. Il ne s'est pas ému de cette menace et m'a convié à contempler ce rêve, à le palper, à y vivre. Aussi vais-je tâcher d'en donner aux moins favorisés, une idée qui, je le sens, sera bien au-dessous de ce que j'ai constaté.

Bizarreries, hardiesses, contrastes; il y a de tout cela dans cet édifice. Et cependant rien ne choque la vue, ni ne blesse les règles des proportions et de l'ameublement. Mais avant de parler de l'intérieur, je vais, comme faisant partie intégrale des serres, parler des citernes qui par milliers de mètres cubes, déversent leurs eaux pour l'arrosage des plantations. Le derrière de la maison, orné d'un escalier bien moins important que celui de la façade, a tout au long, trois citernes de sept mètres de profondeur, creusées dans le roc, sans la moindre infiltration d'eau saumâtre, et dont le haut forme un grand réservoir cimenté.

Une pompe hydraulique monte l'eau jusqu'à un système spécial qui la distribue dans les serres. Ces citernes non couvertes, ne sont utilisées que pour l'arrosage. Les terrasses de la Villa, sont creuses, et ne sont autre chose que d'autres citernes couvertes — pour les besoins journaliers, — établies également dans le roc, et qui ont une profondeur de quatorze mètres, sur une surface de six mètres. L'arrosage et l'alimentation, on le voit, sont assurés, même par les plus grandes sécheresses.

Revenons aux beautés intérieures, car cette masse d'eau m'écrase littéralement et me pousse malgré moi, à des évaluations par trop absorbantes.

Dès le seuil on est stupéfait de ne voir aucun vestibule. De plein pied, tous les appartements se communiquent. D'abord voici le fumoir, sorte de musée ou des armes de prix, des toiles signées J. Dupré, Verler, Lambinet, etc... indiquent la maison d'un penseur. Le salon a un cachet bien spécial avec sa cheminée en marbre blanc délicatement ouvrière, sa garniture artistique, sa glace monumentale, et surtout cette vue incomparable

de la mer, cette sensation de l'air du large, qui y entre par les baies grand' ouvertes; tout contribue à me griser, et ma griserie ne fera que croître jusqu'au moment où, sur la plate-forme, la réaction violente d'une atmosphère réfrigérante m'exilera du pays des chimères. Dans le salon, un beau portrait du maître, œuvre d'un de ses amis (H. Regnault) dont une main est inachevée par suite de la mort du peintre. D'autres inestimables toiles de Diaz, Daubigny, G. Courbet, Ribot fils, etc., etc... Un buste en terre cuite, représentant M. Gustave Salavy fils, enfant, et j'ai eu l'audace, moi qui l'ai connu adolescent, d'affirmer à ses parents que de toutes les photographies qu'ils m'ont montrées du futur capitaine au long-cours, celle-ci est la seule vraiment ressemblante. Et ils ont souri, parce que c'est la vérité, parce qu'il est des natures qui demeureront primesautières jusqu'à un âge avancé, malgré les actions courageuses qu'elles ont commises, et tout en acquérant le posé qu'exige la situation.

Une particularité qui s'impose parce qu'elle est princière et en dehors des usages de nos plus riches châteaux de Bretagne, c'est que sur toute cette immense largeur d'appartements, le plancher disparaît sous le même tapis; pas un coin du parquet ne se laisse deviner. Ce détail luxueux, me dispense de m'étendre sur les richesses des mobiliers de différents styles de toutes ces pièces.

J'y ai vu par exemple deux plafonds qui ne dépareraient pas un musée: Les Trois Grâces, de J. B. Regnault, toile copiée par Dubouchet, prix de Rome, et Vénus naissant des flots, de Cabanel, copie du même Dubouchet.

Je glisse sur les bibelots artistiques et coûteux que je rencontre de ci, de là, uniquement pour ne pas effaroucher la modestie du propriétaire. Mais je ne suis pas étonné, étant donné les difficultés qu'il a eues à vaincre, le confort de l'habitation et des serres, la façon dont les appartements sont meublés, que bien près d'un million ait été englouti dans cette gigantesque entreprise. Et Gustave Salavy parle de cela comme d'un caprice satisfait. d'une oasis lui rappelant ses excursions dans le Sahara où périrent tant d'explorateurs et dont il est heureusement revenu.

Ces serres il les a créées à titre d'expérience et d'originalité, mais aussi pour y retrouver cette température des tropiques...; ces terrasses il les a fait faire pour avoir encore l'illusion comme du haut d'un minaret, d'un désert insondable d'eau, à défaut des sables brûlants. Son idéal est atteint et l'écrivain abandonnant devis, lavis et ses fonctions d'architecte, va reprendre son œuvre éminemment littéraire.

Tout en parlant un peu de tout, des chefs de nos différentes écoles littéraires, dont, entre parenthèses Zola n'a pas ses sympathies, bien que lui-même soit l'un des précurseurs de ce genre, — de notre très regretté Maupassant, de Loti, de nous et des autres, nous nous trouvons dans la cave, vaisseau immense, semblable à une nef de cathédrale comme hauteur et largeur.

Vous dirai-je que la plate-forme est tout simplement délicieuse. qu'on y jouit d'un introuvable panorama, qu'on y respire... largement, et qu'une table de quarante couverts y est installée simplement, naturellement, comme on en dresse sur le dessus d'un mail-coach ?... Non, n'est-ce pas, je donnerais à quelques-uns des regrets de ne pouvoir visiter toutes ces belles choses, et surtout celles dont je ne parle pas...

Et moi, méchamment, durant cette promenade à travers ces pièces grandioses, je savoure ma vengeance... Vous ne m'eussiez pas cru aussi perfide, n'est-ce-pas ?... Eh bien ! ma vengeance sera de pouvoir dire aux détracteurs de Penmarc'h et de sa vaillante population, en montrant la propriété de G. Salavy, en m'appuyant sur son impression bien personnelle sur le pays :

« — Voilà une propriété qui a coûté près d'un million, un homme qui n'est certes pas vulgaire ; si le pays eût été habité par des pirates et des bandits, s'il eût été aussi malsain qu'on le prétend, est-ce que l'écrivain Salavy y eût planté, ce qu'en souriant il appelle «sa tente» et surtout une tente de ce prix ?...

Allons donc !!!